

Intervention



Balade d'un amateur triste

Alaingo

Number 19, June 1983

L'art en périphérie, périphérie de l'art

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alaingo (1983). Balade d'un amateur triste. *Intervention*, (19), 50–52.

BALADE D'UN AMATEUR TRISTE

Théâtre de pacotille et trompe l'oeil éculé. Le temps est aux déboires. J'ai l'impression de me faire arnaquer quand je vais au théâtre. Et j'y retourne encore. Parce qu'une fois sur vingt est la bonne. Parce qu'une fois sur cent c'est le choc.

Côté Saint-Jean, suis allé rencontrer *Roméo et Julien*. C'était en partie moi ces mieux enfantillages. La fumerie secrète, l'attraction du sexe tabou, le combat des chefs entre mâles. Au gallon souple des copines qui évaluaient leurs rondeurs naissantes, j'opposais une règle rigide sur l'étendue de mon membre en voie de devenir viril. Et puis le reste m'échappe un peu: la débandade quand arrive l'âge adulte, l'impossible accession au monde du couple...

La diversité des codes scéniques et l'excellence des comédiens concourent à atténuer l'ennui. Masques et musique. Sketches rapides et humoristiques. Échanges de voix. Mime bouffon. Mais le problème demeure entier dans les créations de la Bordée: on ne sait pas comment conclure. La chanson de la fin ravale le propos dans les ourlets doucereux de la bonne volonté. Et ce follow spot farfouilleur! qu'il était grossier!

Mais la trame du passé n'est pas garante d'un nouveau motif pour le futur. Ici les meilleurs moments sont sabordés par une finale en queue-de-poisson. Amateur déçu, je m'élançais au bar pour chasser le goût amer que j'ai dans la bouche.

Après l'entracte, le décor avait changé, les comédiens s'étaient enfouis derrière les marionnettes de Josée Campanale pour animer un texte de Michel Garneau. *L'enfant aurore* saborde son propos. Bien sûr, la souffrance. J'ai regardé les marionnettes. Belles. Fascinantes. Des doubles incarnant le réel, lui-même confondu dans la peau du marionnettiste en parfaite symbiose avec son instrument, c'est-à-dire la poupée magique. Parce que la souffrance ici est magique. Telle une catharsis lénifiante, le choix de la mise en scène corrompt la force du propos.

S'il y a la poésie de la souffrance chez les gens de Carbone 14, ici nous avons plutôt une souffrance poétique. Donc inopérante. Une aberration, en somme, où la douleur est désincarnée par son propre support.

Garneau me dit qu'il veut parler de «la tragédie de la terrible solitude de tous les enfants mal-aimés, battus, assassinés». Je lui répond que le traitement de la souffrance humaine par une approche esthétique la sublime plutôt que de la projeter dans les cœurs. Haussement d'épaules. Moi, monsieur, je produis des textes... voilà tout. Soit.

Tout le crédit aux metteurs en scène, comédien/nes, scénographe, conceptrice des marionnettes. S'ils ont échoué, bien qu'il s'agisse de leur meilleure production cette année, ce n'est pas tant de leur faute que celle du choix. Le public ne se laisse pas bernier. Comment parler d'une chose réelle, dure, avec une approche distante, poétique... bourgeoise?

Soit. Je vous laisse à vos marionnettes, je vais voir la *Maison de poupée*. Ah! le doux réconfort de se glisser dans la bienheureuse quiétude des textes classiques. Ce cher Ibsen, cohérent, organisé, comme il sait arranger le monde anarchique en une structure psychologique bien définie. S'il n'avait vécu au siècle dernier, on croirait qu'il a d'abord étudié en long et en large tous les traits contemporains sur la psyché humaine. Alors, je me demande si ce n'est pas lui qui a inventé la psychologie moderne! À la rigueur, après Ibsen, on aurait pu se passer de Freud. Mais ç'aurait été une grande perte pour l'ego ce siècle. Quelle imagerie vétuste! Quelle portraitiste exemplaire! Bref, cette fille-objet-poupée, confrontée tout à coup à la laide réalité d'un mari calculateur et lâche, secouée par l'apprentissage de la merde quotidienne, craque, rejette le monde des hommes, devient femme et autonome. L'émancipation passe nécessairement par la souffrance. C'est le grand krach émotif, la débâcle du réel qui emporte à tout jamais la douillette inconscience des bourgeoises. Ouais.

Dans la plus pure tradition du théâtre de répertoire. Mise en scène banale de Richard O'hara. Scénographie, éclairage, costumes: bravo! Un vrai bon théâtre naturaliste au dosage raffiné. Faiblesses importantes dans la distribution. Je me demande pourquoi on insiste pour faire jouer Frank Fontaine?...

L'insolite du propos n'est pas dans sa nouveauté, il est dans son anachronisme. Moi,

j'aime l'anachronisme; c'est un paradoxe stimulant. Mais, qu'on lui imprime une distorsion significative, que diable! *En attendant*, je me dis que le théâtre doit bien avoir une autre fonction que la simple rencontre sociale. D'ailleurs, les mondanités m'agacent immanquablement... à moins qu'elles ne s'accompagnent d'un sérieux cocktail.

Robert, Richard et Jacques m'ont montré un coup de pinceau japonais sur une immense toile de fond. Que ça. Un coup de pinceau. Mais dans les entrelacs laissés par les poils et l'encre de chine noire un léger et perceptible glissement saillait de la toile. Oh! c'était d'une banalité bien commune cette confiance sur la peur et la difficulté de vivre, cet aveu de révolte devant l'intransigeance du marché, cette note de désespoir quant au lendemain. Et puis la route des pionniers, le bureau de placement, l'arrachement à la famille fada, la vente de matériel d'artiste, le train pour l'Abitibi, la chanteuse western et son compagnon muet... bien banal, en effet.

Quelques tulles évanescents, la toile japonaise en murale de fond, trois valises. Trois personnes. Le train, la gare, l'attente. Des gestes répétitifs et analogues, mais reproduits en saccade, décalés. Images fixes. Jeu du corps légèrement appuyé. Un rien. Et pourtant toute la distanciation, toute la distorsion voulue pour raviver. Dès le départ, la connivence. Nous savons que l'on parle de nous, mais à travers nous. Ce théâtre ne traite pas que de nous, il se passe dedans, dans le souvenir, entre l'événement et la marque qu'il laisse.

Mais pourtant, voici l'insolite. Plus que Felini et Duras, ce théâtre, enfin, me touche. Je ne me diverts plus, je revis. Voilà le vrai plaisir. Et notre échange va bien plus loin qu'un soliloque redondant sur le déroulement du quotidien. Tout à coup il y a une échappée, une ouverture. Les limites du corps et de la scène s'effiloquent de l'intérieur.

En remontant chez moi, j'ai rencontré *Harold et Maude*. Notre entretien ne s'est pas éternisé, ils avaient depuis longtemps déjà vidé leur sac. L'indigne et malicieuse Olivette Thibault m'a encore fait sourire d'aise, elle tire quand même un sacré jus cette croqueuse de macchabées... mais comme les

Roméo et Julien

de Jacques Girard et Reynald Robinson, avec Jacques Girard et Jacques Leblanc. Produit par le Théâtre de la Bordée.

L'enfant Aurore

de Michel Garneau
Mise en scène de Jean-Jacqui Boutet avec Micheline Bernard, Yves Bourque, Ginette Guay, Gaston Hubert, Diane Garneau et Pierrette Robitaille
Marionnettes de Josée Campanale.
Produit par le Théâtre de la Bordée.

Maison de poupée

de Hendrik Ibsen
Mise en scène de Richard O'hara avec Marie-Hélène Gagnon, Frank Fontaine, Jean-Jacqui Boutet, Denis Bernard, Pierrette Robitaille
Produit par le Théâtre du Vieux Québec

Harold et Maude

de Colin Higgins
Mise en scène de Normand Chouinard
Avec Yves Jacques, André Lachance, Catherine Bégin, Louis-Georges Girard, Ginette Chevalier, Léa-Marie Cantin, Jacques-Henri Gagnon, Pierre Powers, Olivette Thibault, Richard Fréchette, Luc Tanguay, Lorraine Côte, Sophie Cloutier, Diane Jules.

En attendant

de et avec Richard Fréchette, Robert Lepage et Jacques Lessard.
Produit par le TVQ et le Théâtre Repère.

Les sorcières de Salem

de Arthur Miller
Mise en scène de Olivier Reichenbach avec Maude Beaulieu, Sylvie Lacroix, Jean Doyon, Anne-Marie Seka, Marie-Christine Perreault, Ginette Chevalier, Marie-Ginette Guay, René Massicotte, Lorraine Côte, Anne Houdy, Germain Houde, Denise Verville, Michel Daigle, Jean-Jacqui Boutet, Micheline Bernard, Noël Moisan, Jean-François Gaudet, Denis Bernard, Frank Fontaine, Aubert Passascio, Sylvie Cantin, Marie Michaud.
Produit par le Trident.



En attendant

PHOTO FRANÇOIS BERGERON



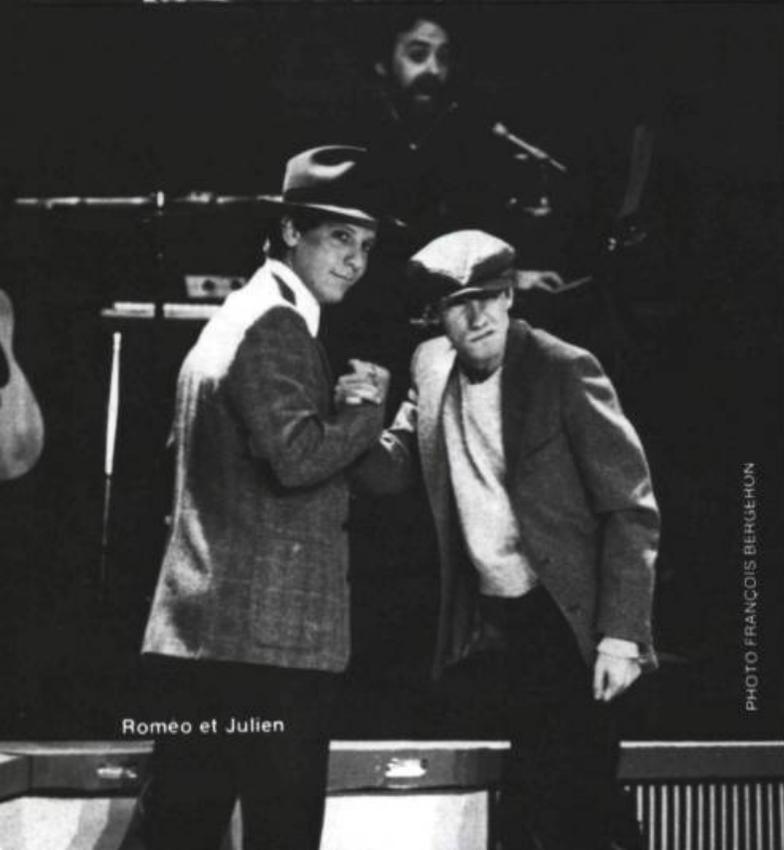
PHOTO FRANÇOIS BERGERON



Harold et Maude

PHOTO COUTHURAN

L'enfant Aurore



Romeo et Julien

PHOTO FRANÇOIS BERGERON



Harold et Maude

PHOTO COUTHURAN

cabotinages de son jeune protégé me gaspillaient l'envie d'en jouir.

À vrai dire, je déteste la télévision, alors, vous comprenez, le sketch farce et attrape, moi...

Je me suis promené plutôt du côté de Salem. Arthur Miller y tenait un brillant exposé sur les tortueux cheminements de l'obscurantisme. Comment la mesquinerie et l'ordre établi peuvent utiliser à leurs fins les fabulations les plus grotesques. Les quelques illuminés de Salem parviennent, avec la complicité des bien-pensants vêtus en juges, pasteurs et huissiers, à annihiler totalement jusqu'à la faculté de «raisonner raisonnablement». En sourdine, les règlements de compte, les spoliations, les élévations dans l'échelle sociale.

De loin la meilleure production du Tri-dent depuis des années, mis à part l'Homme éléphant. Reichenach a retrouvé son bon goût, même si les scènes d'hystérie collective côtoyaient le ridicule. Le génie de Paul Bussièrès est à son meilleur quand on coupe son budget. Dommage que l'on ait fait la concession de cette dernière scène dans le ton de l'Angélus de Millet, avec ce soleil à l'horizon voilé. Enfin, rien n'est parfait. Il faudrait apprendre à Germain Houde à jouer plus subtilement. Les metteurs en scène s'amuse à nous saturer. Il surjoue constamment, ce qui crée un bizarre effet de plafonnement quand vient le «climax». J'ai particulièrement aimé Micheline Bernard et Marie-Christine Perreault.

Un triste automne malgré tout. Quelques beaux moments, mais tellement fugitifs, tellement fragiles. Je me prends à rêver d'un spectacle où le comédien ne soit plus un obstacle, le texte un embryon d'une pensée féconde, la mise en scène une simple mise en place. Je lorgne du côté d'*En attendant*, je me laisse envoûter par le texte d'Arthur Miller. Et si le théâtre était plus qu'une technique, si c'était une attitude?

Alaingo

ERRATUM

Dans le numéro 18 de la revue INTERVENTION une erreur s'est glissée. Le nom du co-auteur de l'article portant sur le centre d'art ARTICULE au (page 15) aurait dû s'écrire Jean-Jacques BERNIER et non GRENIER.

Que monsieur Bernier accepte nos excuses pour cette coquille injustifiable.

LA COULEUR ENCERCLÉE

LE FILM

Les cinéastes Jean et Serge Gagné, les frères Gagné comme on se plaît souvent à les appeler, nous donneront bientôt un film sur la création, sur le travail de l'artiste. Ce projet, ils y travaillent depuis plus de deux ans sans que les subventionneurs daignent s'y intéresser. C'est pourquoi ils ont organisé à Montréal, en décembre dernier, une exposition/encan d'oeuvres d'art, à laquelle ont participé une soixantaine d'artistes. L'opération fut un succès, mais le financement du film n'est pas encore assuré, aussi, il est toujours possible pour tout individu ou groupe intéressé, de souscrire au projet en achetant une ou des unités de participation¹. (1)

Ce long-métrage de fiction, dont le tournage est prévu pour l'été 1983, mettra en scène des peintres, écrivains(nes), photographes, aux prises avec la difficulté de créer aujourd'hui. En avant-goût de ce film-espoir: deux extraits de textes des auteurs.

«Quand le film commence en 198... Alex Jérôme est en train d'exécuter une série de tableaux intitulée «Étouffante modernité». Alexandre n'avait pas peint depuis quatre ans. Au même moment un projet de rénovation dans le vieux port l'expulse de son atelier.

«À cette époque, le risque de gagner sa vie ne ressemble plus au mistral dont parlait Vincent Wilhem Van Gogh, mais plutôt au cauchemar du boulevard Décarie, en plein vendredi après-midi. Dans des bureaux on continue à étudier des dossiers pour contrer ces hommes et femmes «assez fous-folles» pour dresser leur chevalet ou braquer leur caméra sur la travée centrale de tous ces lieux remplis de vert-de-gris, dans le but de capturer les derniers soubresauts de ces enfers terrestres. Dans les ascenseurs règnent des musiques sans âme; leurs passagers ont peur du vent qui souffle dans les arbres et des cordes à linge qui chiâlent dans la nuit: ils préfèrent les concerts de modernité, d'appareils électro-ménagers, de Voodoos, de ski-doods, pour cacher le bruit des animaux qu'on égorge dans le lointain. Dans quelques rares coins de résistance, on se berce encore au ronronnement du poêle à bois et des rafales de janvier, au «tchaketak» des presses de l'artisan(e) imprimeur, au «floutche» des boîtes de peinture qui s'ouvrent et se ferment, au «striche» des pinces qui griffent le papier et l'espace, au «ding-dong» des horloges grand-père qui sonnent à midi et à minuit. Loin du faux silence des cathédrales de ciment, on cherchera un lieu pour conserver trace du silence, d'un cœur qui bat, d'une fragile respiration et pour cacher l'oiseau migrateur, annonciateur du printemps, menacé par l'oiseau supersonique, cargo de la mort propre et sans douleur». (2)

LE CINÉMA

«Faire le cinéma aujourd'hui c'est essayer de retrouver cet espace où l'on peut encore respirer, s'abreuver à la source, pour libérer notre bouche baillonnée, notre regard obscuré.

«Le cinéma renverse les rôles, bouleverse les dimensions, guillotine les regards, culbute les siècles, côtoie les gouffres infinis de la folie, de la tendresse, invente l'inimaginable et projette le virtuel, là où l'irréel ne se répète jamais vraiment.

«Poussé par un instinct et plus fort que la raison, le cinéma rattrape la banalité pour la piétiner, la renverser avant qu'elle ne puisse introduire le rêve et gagner les fourmillières «risque de vivre» bien à l'abri de «la cruauté».

«Faire le cinéma, le nôtre, c'est quotidiennement et patiemment parvenir à trouver les mots, à peindre les images, à entendre le son qu'on sait là tout plein de musicalité et d'anecdotes.

«Si, sur une image peinte, il n'y a qu'une simple plume, ne riez pas. Si sur un chevalet il n'y a qu'un cadran géant et démonté, ne riez pas. Si le son que vous entendez ne vous est pas familier, écoutez-le pour voir. Si un mot, une phrase vous agace, fouillez dans la mémoire collective, il et elle y sont peut-être! Ne les tournez pas en dérision.» (3)

«Faire *La couleur encerclée*, c'est vouloir exprimer, dire, montrer, écouter, regarder, entendre la création, celle qui ne sert pas «les puissants et les rois de ce monde». Dans ce film, avec le vécu, l'oublié, la magie de l'impossible, réaliser l'infaisable. Derrière le quotidien immuable chercher notre focus et préférer aux dents de lions, le coup de griffe du tigre en papier de notre imagination. Derrière les embûches, chercher le réel moment présent qui continue à se vivre et ne plus alimenter les super-héros fatigués de leurs missions impossiblement banales.

«Faire *La couleur encerclée* sera étonner l'incrédule et celui ou celle qui dit tout connaître, même s'il n'a jamais exploré les fonds de caves, traîné dans l'envers des décors, rencontré les souvenirs les plus lointains et secrets, tenu compte des vécus qu'on a oubliés, supporté les comportements qu'on dit ne jamais avoir eus, connu les pensées jamais imaginées.

Gérald Baril

1. Pour les détails, contacter Jean Gagné, 3686 Colomiac, Montréal, H2X 2Y6.

2. Extrait de «À propos de *La couleur encerclée*», texte inclus dans une brochure distribuée à l'occasion de l'exposition/encan tenue en décembre 1982, sous le titre: *La couleur chantera toujours*.

3. Extrait de la lettre d'Alex Jérôme, en guise d'introduction au scénario de *La couleur encerclée*, juin 1982.